

**Pouvoir ou 'impouvoir' du sujet romanesque:  
Lettre à Lise Gauvin, en réponse à son article  
'Comment, toi aussi ...'**

*Monique LaRue*

**Power or 'Unpower' of the Fictional Subject:  
Letter to Lise Gauvin in Reply to 'Comment toi aussi ...'**

*Although as an intellectual I know that the question of the subject can only be raised within the Derridean horizon, through psychoanalysis and philosophy beyond metaphysics, I can no longer theorize in this way because I have become addicted to the novel and must consider this within the frame of the novel. In reply to you, Lise, I want to challenge your comment about the power of the novel. I agree with Blanchot that 'Writing is not a power one has ...' One does what one can, never writing what one should or wants to write. This is a situation of 'unpower' where neither the writer nor the fictional subject knows quite where they are going. The novel itself is subjected to the power of its models which are gender-marked. The female character is always an object, the female reader silent. The displacement of the imaginary social subject of the novel is linked to the dislocation of the writing subject. Only by working in the split between I and me can I bring a new character into being. Each birth is a violence done to aging and death, which for the novel, occurs in the fossilization of forms. To set out to write novels in which the woman-object becomes subject, is not the organized journey you envisage, but rather, a falling into the hole like Alice into the unexpected and into a duel with form.*

Chère Lise,

A te lire dans *Tessera*<sup>1</sup>, je vois que tu te trouves divisée par le désir de 'capituler' devant ce que tu appelles 'l'impérialisme du roman'. Moi qui vis depuis déjà longtemps sous la coupe du tyran, j'ai envie de te parler de mon côté du miroir, en même temps que de répondre à l'invitation de Barbara Godard à réfléchir à la question du 'sujet' romanesque. N'écris-tu pas d'ailleurs que 'écrire un roman c'est se constituer comme sujet'?

Nous savons toutes trois que cette question du sujet ne peut plus

guère se poser sans référence à l'horizon derridien, dans un après de la métaphysique, par rapport à quoi la forme romanesque traditionnelle – celle-là même qui fait l'objet de ta haine-désir – serait périmée; qu'elle relève par ailleurs de la psychanalyse autant que de la littérature, qu'elle est d'ordre théorique et philosophique. Et bien, je suis forcée d'avouer que, prise comme je le suis par l'opium romanesque, je ne pourrai pas me situer à ce niveau. Je le voudrais mais je ne le puis pas. Je le puis de moins en moins. Ce qui m'en empêche c'est justement la pratique du roman. Le roman grignote tout ce qui a pu en moi exister de l'essayiste, de la philosophe, voire de l'intellectuelle. D'ailleurs qu'en est-il des femmes philosophes, des idées et des femmes? Apparemment, voilà une autre question. Apparemment, je fais du coq à l'âne. Mais je n'en suis pas sûre. Je ne fais ici que constater les faits (voilà une autre conséquence du métier de romancière).

Le roman est profondément lié à l'histoire des représentations de la femme. Et plus j'accepte de devenir romancière, plus je quitte mon habileté à manipuler directement les idées. Je ne parle pas là du cliché voulant que les intellectuels ne feraient pas de bons romans. Je parle d'une dépossession, d'une perte de maîtrise, liées à l'exercice de cette fiction romanesque sans laquelle l'image des femmes, et donc leur expérience de la vie, serait différente. Le roman m'appelle comme lieu de la femme, et en même temps il me dépossède du regard 'objectif', de la pensée surplombante qui devrait être la mienne lorsque je prétends écrire un roman. Je ne peux même pas expliquer, tenter d'expliquer ces deux irrécusables et gémellaires 'réalités'. Si je le faisais, je cesserais d'être ce que je suis devenue, une romancière. Je repasserais de l'autre côté du miroir romanesque.

Or justement, cette expérience et ce sentiment de dépossession, d' 'impouvoir'<sup>2</sup>, m'incitent à mettre en doute que le roman soit 'simplement' un vestige de la pensée métaphysique, une forme périmée, pré-moderne, circulaire, globalisante, totalisante, d'autres disaient 'bourgeoise', tu dis, Lise, 'impérialiste': c'est toujours la même tentative de confiner le roman à une époque terminée, de le saisir et de l'épingler comme forme figée, pour en finir avec lui. Mais si le roman m'accapare, risque de m'avalier, c'est que l'exercice de la narrativité romanesque se greffe à une expérience de l'imaginaire, du récit, et du mythe qui est beaucoup plus universelle qu'on veut bien l'admettre. Je ne veux pas justifier ma conviction. Mais je tiens à en témoigner, à l'affirmer: le roman, comme toute création, est dé-territorialisation, perte de pouvoir. Le roman est une forme, et cette forme

est plus puissante que n'importe quel écrivain. Cette forme possède l'écrivain, et non l'inverse. C'est pour cela que le roman continue à exister. Parce que chaque roman a été un risque. Non pas répétition, mais invention. En un sens, même, je dirais que plus l'asservissement au récit est grand, plus grand est le risque: on en revient, tu le vois, à cette relation tyrannique, sado-maso, de haine-désir, qui te hante, et qui est en effet celle de l'écrivain et du roman. Relire la correspondance de Flaubert. Je ne parle pas ici des romans qui copient d'autres romans. Mais de l'apprentissage de l'art du récit. Je ne suis pas poète, hélas! Mais j'imagine que la relation entre le poète et la poésie est plus libre. Je n'en suis pas sûre, mais j'ai l'impression qu'il y a quelque différence de cet ordre dans le contentieux existant autour du 'roman'.

Peut-être ne fais-je ici qu'avouer ma faiblesse en tant qu'intellectuelle, en tant qu'écrivain? Peut-être. Si je le croyais, je ne l'écrirais pas dans *Tessera!* Je pense au contraire que seule la conscience de cette nécessaire, et difficile, perte de soi, peut nous amener à la question du 'sujet' du roman et permettre son éventuelle transformation dans l'écriture, en particulier celle des femmes. A ma connaissance, on n'écrit jamais ce qu'on devrait écrire, ni ce qu'on voudrait écrire. 'Ecrire n'est pas un pouvoir dont on dispose' (Blanchot). Je sais que j'ai *l'air* encore une fois de sauter plutôt facilement d'un plan à l'autre. Mais il faut aussi accepter de ne pas contrôler son image en tant qu'écrivain. C'est une autre des exigences du roman. Il vous fait vivre dans le malentendu complet.

Le pouvoir qui me reste quand j'écris un roman est extrêmement mince: je fais ce que je peux. Je m'excuse de ce minimalisme, mais je pense que c'est justement dans cette phrase que se tient toute la vie de 'l'artiste'. Et un roman, c'est évidemment une oeuvre d'art. Du moins c'est ainsi que je l'entends. J'élimine ce faisant une quantité de livres étiquetés 'romans' qui ne relèvent pas de l'art, de la littérature comme tels, mais plutôt du commerce culturel, de la sociologie ou de l'histoire vulgarisée, ce qui d'ailleurs n'a rien de péjoratif en soi et qui, peut-être en effet, peut conférer une certaine part de pouvoir. Cette différence est maintenant connue de tous les éditeurs, libraires et écrivains, et je n'y insiste pas. Il me semble donc qu'écrire un roman – le contraire de ces livres qui répondent, pour le plus grand bonheur de leurs auteurs, à des besoins culturels précis – c'est aussi le contraire de se 'constituer comme sujet', ou d'une 'entreprise globalisante'. C'est plutôt, chaque jour, pendant des années, se perdre comme sujet et

détruire le peu d'illusion que l'on a pu avoir sur sa propre unité, sur sa propre intégration psychique, sur sa propre capacité à concevoir des projets clairs, puis à les réaliser. Et, chaque jour, pendant des années, réintégrer ensuite son sujet social. Faire la navette. La forme du roman, le résultat final, l'oeuvre, doit avoir un aspect 'globalisant', 'totalisant'. Le personnage doit avoir quelque chose d'un 'moi', d'un 'sujet'. Mais ceci est une affaire de forme. Pour y arriver, tous les moyens sont bons. Mais la démarche qui mène à ce résultat ne s'effectue pas 'au-dessus de la mêlée', dans une quelconque volonté de dire, dans un pouvoir. Le sujet de l'écriture ne fait pas ce qu'il veut et ne sait pas où il va.

Je ne m'étonne pas, chère Lise, que la personne qui t'incite à t'interroger sur le pouvoir du roman soit un homme, au surplus un ex-ministre. J'envie peut-être, au fond, ce romancier qui déclare que 'le roman est le seul pouvoir', et qui exerce ce pouvoir sur son personnage, pouvoir de le rendre 'laid et bête' à volonté. Mais en un sens cela me fait frissonner d'horreur, comme me font frémir les parents qui croient modeler leurs enfants à leur gré, selon leur volonté. J'ai plutôt l'impression que les personnages sont des êtres secrets qu'il faut apprivoiser avec tact et ruse, comme un photographe son sujet, sous peine de les caricaturer, de les dénaturer, de les rater: dans une relation d'impouvoir'. Les personnages sont des ombres venues du tréfonds de notre inconscient, dans ce qu'il a, peut-être, de 'collectif'. Ce sont des morts-vivants, ils craignent la lumière du jour, et nous n'avons sur eux aucun pouvoir. Ce qui ne veut pas dire que je souscris à l'autre mythe que serait celui de personnage dictant à écrivain son propre destin. Nul ne sait ce qui va arriver, ni l'écrivain, ni le personnage.

Devant une déclaration comme 'le roman est le seul pouvoir' je me dis que je n'ai probablement pas de talent réel pour le roman. Je dis cela sans aucune coquetterie. Je vis dans la terreur et le doute quotidiens à ce sujet. Probablement comme tous les artistes. Car cette crainte de ne pas être réellement 'appelé', de n'avoir pas la 'vocation', le 'talent', il me semble qu'elle n'est autre que la peur, quasi-sacrée, de la forme elle-même, qui est le seul sujet de l'affaire.

Aussi bien te dire que je ne connais pas non plus 'l'impérialisme du roman'. Le roman ne domine rien du tout. Comme tous les écrivains, les romanciers grognent et souffrent d'insatisfaction chronique, d'incompréhension, du mépris et de l'indifférence. Chez les littéraires, leur genre a mauvaise presse: j'en ai eu la preuve une fois

de plus l'année dernière, lors d'un colloque intitulé 'poésie et roman', tenu à Trois-Rivières, et dont les actes seront publiés dans la revue *Estuaire* à l'automne 1990. Le roman y était nettement sur la défensive face à la poésie, tellement plus noble et altière dans son apparent détachement face aux pouvoirs littéraires. Genre facile, genre stupide, genre ennuyant, genre répétitif, conventionnel, conformiste. Tout le monde connaît la chanson. Les amateurs sérieux de la littérature ont pour le roman tous les mépris.

Par ailleurs, je n'ai jamais vraiment constaté les effets magiques que tu attribues à 'l'étiquette roman'. Comme tous ceux qui écrivent à notre époque, je quête les lecteurs et les lectrices. Je supplie qu'on me lise, qu'on veuille bien se pencher sur mes histoires. On en est tous là, quel que soit le genre, sauf deux ou trois exceptions par pays. Et il y a les statistiques, pour nous dire que l'essai, la biographie, sont à la hausse, et le roman en perte de vitesse.

Enfin, j'ai rencontré des romanciers, des romancières à succès, d'autres qui travaillent dans l'ombre. Cela ne change pas grand chose, s'il s'agit d'artistes. Même un prix Nobel tremble devant sa feuille. Sinon il ne fera pas un grand roman. S'il sait trop clairement ce qu'il veut faire, il n'aura plus besoin de le faire.

Il y a certes un impérialisme du roman, qui s'exerce à mon avis à l'intérieur du genre lui-même. Car le roman étant du ressort de l'image, il est assujéti au pouvoir des modèles. Voilà le véritable champ du combat. Contre ce pouvoir des images, oui, je crois qu'il faut se battre, mais avec les armes du roman même, pour sauver le roman de la fossilisation, pour le maintenir vivant. Cette folle volonté de dépasser (au sens hégélien de *aufheben*) la totalité romanesque, en relation avec la pression du changement historique, cette ambition démesurée, et dangereuse, qui s'empare obligatoirement de moi comme romancière, de vouloir délivrer les personnages de l'empire des modèles fantasmatiques de la tradition romanesque, sont-elles, même inconsciemment, en relation avec un désir de pouvoir? Je ne le dénie pas. Mais c'est seulement en tant que sujet déplacé, exilé de l'énonciation romanesque, sans territoire et sans balise, c'est seulement dans ce risque multiple qu'on peut gagner, peut-être, l'ultime pouvoir de déplacer le sujet romanesque.

En tant que femmes, nous sommes nécessairement dans cette position d'exil, en déhiscence avec le roman. Car le roman est lié à la sexualisation traditionnelle de l'écriture. La femme-personnage est l'éternel objet du roman des romanciers, la femme-lectrice en est

l'éternelle et muette destinataire. En tant que romancière, je suis l'élève de ces créateurs masculins qui ont fait la tradition romanesque, que j'admire et dont je suis, que je le veuille ou non, l'héritière. Or que vois-je dans leur atelier? Les modèles, les sujets à traiter, sont limités. Par exemple: prenez une femme. Mariez-la. Mettez sur un autre chemin le Désir, le Sexe, la Passion. Choisissez la façon dont elle va mourir.

Ce mythe, auquel les plus grandes romancières ont d'ailleurs souscrit, est-il transformable? La place de la femme est-elle susceptible de bouger? Les romanciers, avec leur fameux pouvoir de vie et de mort sur les personnages, ont procédé *ex cathedra* à la mort de leurs personnages féminins. Les lectrices, je les ai rencontrées, elles existent. Elles élèvent des enfants, sont mariées, ne devraient pas exister. Mais elles existent. Des Madame Bovary, des Anna Karénine, plein les banlieues, qui ont oublié de prendre un amant, qui ont oublié de se suicider. Le soir, seules, elles lisent des romans. S'y reconnaissent-elles? Que se passe-t-il quand elles lisent? Sont-elles si folles que des siècles de lectures 'romanesques' n'ont pas agi sur elles? N'y a-t-il pas eu justement une distanciation, une certaine façon d'appriivoiser la pulsion de mort? Ne peut-on pas imaginer une femme que n'emporterait pas la pulsion de mort? N'y a-t-il pas des survivantes? Pourquoi me suis-je mise à en douter? Y a-t-il un autre sujet, pour une femme qui veut écrire un roman? Peut-on sortir de 'l'écriture des femmes'?

Il y a un lien étroit entre la dislocation du sujet qui écrit, et le 'déplacement' imaginaire du sujet social dans le roman. Ce n'est qu'à assumer la fente entre je et moi que je peux forcer un personnage nouveau à advenir, le faire naître. Toute naissance est une violence faite à la mort et au vieillissement. La mort, le vieillissement, pour le roman, c'est la fossilisation des modèles. Mais ces modèles, ces mythes, seront toujours beaucoup plus fort que nous. Il serait présomptueux et naïf de penser que parce que je suis une femme je n'y suis pas moi-même assujettie. Aussi à aucun moment, n'ai-je l'impression d'exercer un pouvoir. Penser faire des romans où la femme, d'objet perdu de la passion, deviendrait sujet de sa vie: l'entreprise, je crois, est le contraire du 'voyage organisé' dont tu parles. Sisyphe, David et Goliath, conviendraient mieux pour décrire le couple infernal roman-auteur de roman, qui ne continue à exister que parce que la littérature n'est pas tout, et que n'étant pas tout, elle doit sans cesse changer, rattrapper le temps qui passe, se transformer. Vivre.

Si je le pouvais, j'écrirais de la poésie, enfin libéré de la loi marchande qui obsède le roman. Ou des essais, pour être à armes égales dans un combat 'viril'. Car il est vrai que dans la fiction, comme tu le dis, on 'joue son je comme avec un dé', en l'absence de règles rationnelles. Mais je ne suis plus capable de changer de 'genre'. Le roman est impérialiste, c'est vrai: il exige qu'on lui sacrifie tout. Il est devenu, à mon insu, la seule chose que je sache vraiment faire. Même la nouvelle m'est maintenant profondément étrangère. Je suis tombée, comme Alice, dans un trou dans la terre. 'Comment faire pour que ça se tienne? Comment écrire une transition qui a du bon sens? Cette image est-elle géniale ou toc? Qu'est-ce que le personnage vient de dire?' Voilà mon pain quotidien, mon obsession. Je n'éprouve jamais aucune certitude, je n'ai jamais trouvé de méthode, je crains à tout moment que mes personnages flanchent, cessent de m'intéresser, meurent nés.

Personne ne nous demande d'écrire des romans. Nul ne les attend. Peu s'attardent à les comprendre. Le roman est un gouffre qui avale ses auteurs, sans rien leur donner en échange, si ce n'est le plaisir étrange, dont il ne peuvent plus jamais se passer, du duel avec la forme, qui est le seul sujet du roman. L'unique raison d'écrire des romans, c'est l'amour des romans.

Mais tout cela, Lise, est-il raisonnable? Est-il nécessaire de se vouer au roman pour écrire des romans? N'est-ce pas une voie sans issue? Ces doutes, évidemment, tiraillent mon ex-ego d'intellectuelle. C'est la raison pour laquelle ta saine position d'intellectuelle me questionne tant. Pouvons-nous continuer à discuter?

En toute amitié,  
Monique.

## Notes

1. *Tessera*, No. 5, (1988).
2. Ce néologisme n'est pas de moi. A ma connaissance, c'est Madeleine Gagnon qui a forgé ce concept. Je lui emprunte ici le mot, non pas le concept, qui est beaucoup plus complexe.